

et, en poussant un soupir de douleur, elle retomba sur sa chaise.

— Vous avez vu quelqu'un que vous connaissez ? dit Mortagne.

— Oui ! oui !

— Son nom ?

Elle hésita ; mais le merveilleux pouvoir de son persécuteur la domina, et elle répondit :

— Georges France !

Mortagne bondit comme si un serpent l'avait mordu.

— Impossible ! murmura-t-il ; regardez encore !

Il y eut une pause ; les traits de Jeanne s'agitèrent de nouveau convulsivement, et elle fit la même réponse.

— Il vit ! cria Mortagne ; il vit pour faire de moi un objet de risée ! Tu entends, Kalu ! tu entends !

Mortagne se tourna vers le Javanais ; mais celui-ci s'était retiré dans l'ombre, et ses traits n'étaient pas visibles.

Ils sont ensemble... heureux... et...

Il porta les mains à ses tempes, et les serra de toutes ses forces.

— Je deviendrai fou ! je deviendrai fou ! s'écria-t-il.

— Un homme peut échapper une fois, deux fois, trois fois, et cependant succomber enfin. Patience ! vous pourrez encore atteindre votre ennemi.

C'était le Javanais qui venait de parler ainsi, et Mortagne trouva de la consolation dans ses assurances.

— Je les poursuivrai jusqu'au bout du monde ! s'écria-t-il ; et cet homme, je le tuera !... Oui, je le tuera ! Kalu, dussé-je y perdre la vie.

Et, frappé d'une pensée soudaine, il s'adressa de nouveau à Jeanne et lui demanda :

— Vous parliez d'un autre homme ;... d'un vieillard... voyez-vous son visage ?

— Oui.

— Vous le connaissez ?

— Oui.

— Qui est-il ?

Cette fois, elle répondit assez vite.

— Le pêcheur... Mathieu.

— Et le bateau ? dis-moi son nom.

— La *Marie-Rosé* de Saint Servan.

Mortagne n'en attendit pas davantage, mais laissant la pauvre fille revenir comme elle pourrait de son sommeil magnétique, il s'enfuit, suivi de Kalu qui semblait glisser sur les pas de son maître comme une ombre.

Dans la salle commune, Mortagne rencontra Matteo, botté, éperonné, et prêt à se mettre en voyage.

— Parfait ! dit-il. J'ai besoin de vous... vous partez dans une heure.

— Pour Liverpool ?

— Non, pour la France. Nous aurons bientôt de la besogne, et si vous êtes l'homme que je vous suppose être, vous serez content de la part de travail et de récompense que je vous réserve.

XXXV

Encore la mère et la fille

La nuit s'était écoulée, et le jour avait ramené le calme dans la nature, lorsque la femme de chambre de Varina, en entrant chez sa maîtresse, la trouva étendue sur le plancher, comme nous l'avons laissée dans un précédent chapitre.

Avant que la servante fut revenue de son étonnement, Varina s'était relevée, et d'un geste impérieux, elle lui ordonna de se taire.

— Il est à croire que je me suis évanouie, durant l'ouragan de cette nuit, dit-elle, et que je suis tombée de la chaise. Je ne me rappelle rien qu'un éclair extrêmement brillant, qui a été immédiatement suivi d'un effroyable coup de tonnerre. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Le danger, s'il y en a eu, est passé. Voyons, débarrassez-moi vite de cette robe de bal, qui me donne un air étrange, au grand jour.

La servante ne répliqua pas, mais se hâta d'aider sa maîtresse à changer de toilette.

Cela fait, elle rassembla les tresses de cheveux de Varina, qui tombaient épars sur ses épaules.

Mais si la femme de chambre ne dit rien, on peut être sûr qu'elle n'en pensa pas moins.

Sa toilette du matin terminée, Varina descendit dans le petit salon où se tenait habituellement sa mère.

Toute la fraîcheur de ses joues avait disparu, et avait fait place à une blancheur de marbre ; mais ce fut d'un pas ferme, et le regard fixe qu'elle entra dans le boudoir de la comtesse Rosati.

Ce boudoir mérite un mot de description, par le luxe et la richesse de ses ornements.

D'énormes glaces vénitiennes, dont les cadres richement sculptés contrastaient avec le satin de couleur mauve qui ornait les murs, donnaient à cet appartement un air de grandeur remarquable.

Des tapis de velours couvraient le parquet, et sur le plafond, fait en forme de dôme, un illustre artiste avait peint des scènes champêtres, qui n'étaient certainement pas indignes de Boucher et de Watteau.

La cheminée était en marbre du blanc le plus pur ; dessous était une magnifique pendule et deux vases merveilleux sortis de la manufacture de Sèvres. Le reste du mobilier était blanc et or, relevé, comme les murailles, par la couleur mauve du satin.

C'était un boudoir comme la du Barry et la Pompadour aimaient à en créer au temps de leur puissance.

Les portes en verre dépoli ouvraient sur un balcon de pierre, qui avait vue sur un vaste jardin ; et le balcon lui-même était à une douzaine de pieds environ au-dessus du niveau du terrain.

L'Italienne était sur ce balcon lorsque Varina entra dans le boudoir.

Elle entendit ouvrir la porte, et, en se retournant, vit sa fille.

Elle s'avança vite vers Varina, en lui tendant les bras.

Mais celle-ci, debout, à quelques pas, demeura immobile.

Elle ne répondit pas au geste d'affection de sa mère.

— Varina... mon enfant ! cria la comtesse, alarmée, tu es malade.

Varina vit l'émotion de sa mère, et demeura impassible : elle avait une de ces natures que les circonstances développent, qui dans les chemins battus de la vie semblent indifférentes, mais qui une fois lancées au milieu des luttes s'élèvent à la hauteur de toutes les situations.

— Folle ! folle ! murmura enfin la comtesse. Puis, par un mouvement soudain, elle saisit sa fille par le bras et l'attira vers elle. Folle, insensée ! s'écria-t-elle ; voudrais-tu donc, par un caprice, faire écrouler l'édifice que j'ai si péniblement édifié pour toi ? — Tu entends ? Pour toi ! Réponds ! Est-ce à toi de souffler l'évalanche qui déjà fait trembler notre maison ? Ta folie doit-elle causer notre ruine, celle d'Henri et la mienne ? Réponds !

Et, dans la violence de sa passion, elle secoua fortement le bras de Varina.

— J'ai déjà répondu, répliqua celle-ci avec calme. Le sang du bandit calabrais est vif en moi, et je ne voudrais pas ma liberté pour de l'or. Je ne porterai d'autres chaînes que celles qui auront été rivées par l'affection.

Elle rit mais d'une façon si étrangère que sa mère lui lâcha la main et recula avec une sorte de terreur.

— Je serai digne, continua-t-elle, de la parenté distinguée que vous m'avez donnée, et la fille de Matteo Cordiani mourra plutôt que de devenir la femme du fils d'un misérable avocat.

— Pas tant de fierté ! ton père était un paysan ! dit la comtesse amèrement.

— Mon père était ce que vous me l'avez représenté, un faucon qui est allé chercher sa compagne dans l'aire d'un aigle ! dit Varina avec fierté.

— Et qui a payé de sa vie cette témérité, répliqua sa mère. Mais pourquoi, ajouta-t-elle, remuer les cendres d'une tombe qui est fermée depuis de longues années ? Ton père est mort pour moi, absolument comme si son ombre ne s'était jamais glissée entre moi et la lumière. Sois sage, Varina ! oublie que cet homme a jamais existé, comme je l'avais fait moi-même, jusqu'au moment où ton fol orgueil m'a forcé à réveiller des secrets enfouis avec lui dans le tombeau.

— Vous connaissez ma réponse, répliqua Varina ; et je vous prie aussi de vouloir bien faire savoir à Henri Delagrave que je n'épouserai jamais Ephraïm Mouton.

— Mais, s'écria sa mère, si cet avocat exécute ses menaces, et il a le pouvoir de le faire, nous sommes ruinés, déshonorés.

— Le déshonneur qui tombe sur le nom de Delagrave ne m'atteint pas, répliqua Varina ; je suis la fille d'un galerien, comme vous me l'avez rappelé tout-à-l'heure, et la honte des autres n'a